

Le DÉLIT FRANÇAIS

Vol. 88, Numéro 57, Mardi le 9 mars 1999

On expose notre côté féminin depuis 1977!

CIRQUE ÉLECTORAL POUR POLITICIENS EN HERBE

ÉLECTIONS À L'AEUM

JULIEN LAPLANTE

Les apprentis politiciens se déchainent ! C'est en ces quelques mots que l'on pourrait résumer la rencontre entre le *Délit français* et neuf candidats aux élections étudiantes qui se tiendront la semaine prochaine. Quatre candidats à la présidence, cinq candidats à la vice-présidence « communauté et gouvernement », et surtout, beaucoup de promesses semblables, alors comment dé-partager le tout ?

Tamara Kochar, Melissa Pallett, Jaime Stein, Andrew Tischler quatre noms dont vous avez peut-être - si vous avez été attentif ou chanceux - vu sur une des nombreuses affiches électorales qui débordent sur les babillards publics ou entendu dans un corridor. Ce sont les quatre candidats à la présidence de l'Association Étudiante de l'Université McGill (AEUM) qui espèrent remplacer le bien-nommé Duncan Reid, actuel scout en chef de vos représentants étudiants.

La mini-conférence de presse s'est déroulée presque exclusivement en français, si ce n'est pour accommoder la seule candidate n'étant pas en mesure de s'exprimer dans cette langue, Tamara Kochar. Les trois autres ont appris à s'exprimer dans un français respectable au fil de leurs années à Montréal et, dans le cas de Stein, grâce à un cours de français intensif à Chicoutimi.

Leurs projets sont à la fois nombreux et rares puisque, à quelques exceptions près, ceux-ci ont des objectifs plus ou moins semblables, et par le fait même, proposent des solutions qui se ressemblent dangereusement. Communication et intégration sont des mots qui reviennent souvent, et ce surtout lorsqu'on parle de relations francophones-anglophones.

Lorsqu'on leur demande pourquoi ils veulent devenir président de l'AEUM, leurs réponses vont généralement dans la même direction. Stein dit que « la vie sur le campus doit être améliorée », rejoint dans son propos par Tischler et Kochar, Tischler mentionnant « le besoin d'une bonne expérience universitaire » et Kochar parlant de la nécessité de « rendre l'AEUM moins politique ». Les raisons poussant Pallett à se présenter à ce poste, tout en étant beaucoup plus terre-à-terre, sont en même temps probablement un peu plus réalistes. « Je dois avoir de la joie dans ma vie et j'aime beaucoup parler » pour expliquer en partie ce qui la pousse à vouloir devenir présidente.

Au sujet du fait français à l'Université McGill, tous s'entendent sur le besoin d'améliorer l'intégration des étudiants francophones à l'université McGill. Il aurait d'ailleurs été étonnant que ceux-ci disent le

contraire devant le représentant du seul journal étudiant francophone de cette université.

« Il faut aider les étudiants, avance Tischler dans un excellent français, et on doit réconcilier les francophones et les anglophones à

voter, car tous se prononcent en faveur de l'abolition des frais de scolarité plus élevés pour les étudiants hors-Québec. Le contraire aurait été étonnant, surtout lorsque l'on sait qu'aucun des candidats ne résidait au Québec avant d'entamer ses études à

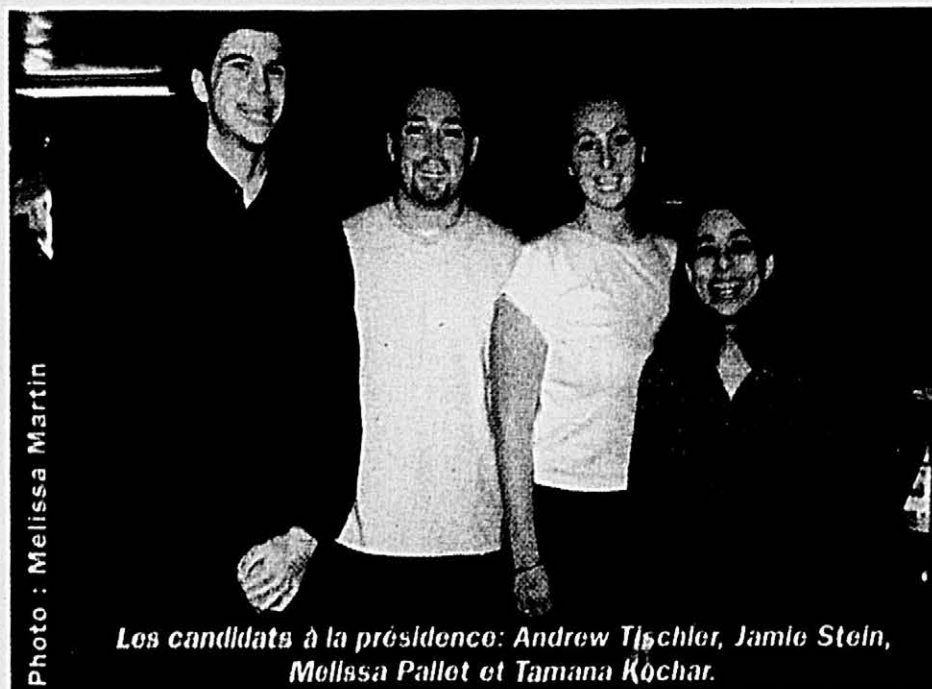


Photo : Melissa Martin

Les candidats à la présidence: Andrew Tischler, Jaime Stein, Melissa Pallett et Tamara Kochar.

McGill. » à ce sujet, il propose la création d'une boîte à chanson dans un café du Shatner, « pour recréer l'ambiance de la rue St-Denis et montrer aux anglophones ce qu'est la culture québécoise » dit-il. Il propose aussi que le gouvernement offre des cours de français gratuitement aux étudiants voulant apprendre cette langue, tout en se faisant rappeler par Stein que de tels cours sont cependant déjà disponibles.

Stein poursuit en disant qu'« il y a deux communautés et il est nécessaire de parler dans les deux langues ». Pour lui, la majorité des problèmes de compréhension semblent venir du manque d'information. Remédier à ce problème reviendrait à améliorer la vie universitaire des francophones à McGill. Pallett, quant à elle, propose une façon concrète de remédier à ce problème en mettant un babillard réservé aux événements francophones à l'entrée du Shatner. « Il devrait aussi y avoir une personne pouvant parler le français en permanence au kiosque de l'AEUM » ajoute-t-elle. Kochar ne trouve rien d'autre à proposer que tous les documents publiés par l'AEUM le soient aussi en français, quelque chose qui est déjà obligatoire en vertu de la constitution de l'AEUM. « Le français devrait être plus visible sur le campus » enchaîne-t-elle.

Autre sujet controversé, celui des frais de scolarité différentiels. De ce côté, c'est l'absence totale de choix. Si vous désirez exprimer une opinion en faveur de ces frais de scolarité, vous ne devriez probablement pas

Montréal. Les raisons qu'ils avancent pour l'abolition de ces frais supplémentaires vont des « droits à la mobilité » pour Kochar et Stein, à la nécessité de « partager de ce qu'on a ici [au Québec] » pour Tischler, alors que Pallett ajoute qu'« il n'est pas normal qu'un étudiant français paie moins qu'un étudiant ontarien ».

Sur le front du Fonds étudiant de McGill, un fardeau financier supplémentaire à porter pour les étudiants du premier cycle, c'est l'homogénéité la plus totale. Tous répondront « oui » lors du référendum qui se tiendra en même temps que les élections. « Les étudiants auront la possibilité de se retirer s'ils le veulent » dit Pallett pour soutenir son opinion. Tischler, quant à lui, précise que c'est une solution à court terme, et qu'on ne peut se permettre de réduire le budget des bibliothèques. « Il n'y a pas d'autres options » précise-t-il. Stein abonde dans le même sens, tout en ajoutant que le Shatner, qui serait rénové avec l'argent du fonds, est essentiel à la vie étudiante. Kochar souligne de plus que la procédure de référendum est constitutionnellement valide, donc tout semble beau pour elle.

Alors si jamais vous votez, le *Délit français* a deux solutions pour vous. Ou bien vous votez au hasard, et ceci ne fera malheureusement pas beaucoup de différence au bout de la ligne ou bien vous rencontrez un des candidats personnellement et vous votez pour lui si vous aimez sa personnalité. Probablement la seule façon de départager.

Vice-président « communauté et gouvernement » ?

Encore une fois, cinq individus se présentent à ce poste pouvant avoir un impact particulier sur la vie des francophones à McGill, soit Jeff Roberts, Jawad Qureshi, Xavier Van Chau, Wojtek Baraniak et Ali chose bine, dont nous avons oublié le nom de famille (oups...). Seul Van Chau, Roberts, et Wojtek à un degré moindre, parlent français, les deux autres n'en parlant pas un traitre mot ou baragouinant les politesses d'office.

On ne pouvait pas passer une élection sans que des promesses d'emploi fassent surface. À ce sujet Qureshi et Van Chau promettent plus d'emplois-étudiant gracieusement offerts par l'université. Van Chau précise aussi que la solution à l'intégration des francophones à McGill ne passe pas par une boîte à chanson, car il faut intégrer ceux-ci et ne pas les séparer davantage. Ali, étudiant en gestion et parlant comme une machine à gestion veut apporter plus de « leadership » à l'association étudiante. Comme si on en avait pas déjà assez. Baraniak, quant à lui, voudrait continuer à se battre pour un tarif intermédiaire de transport en commun. En dernier lieu, Roberts et Ali voteront non au référendum et les autres répondront par l'affirmative.

Somme toute, nous vous proposons encore une fois de voter en fonction de vos affinités personnelles.

Sommaire

- 2 COLUMNISTE MALGRÉ ELLE
- Édito 3
- 4 Défilé de mode à McGill
- Le Barbier de Séville
- Italianne 5
- 6 Ab... CD Restos thaïlandais
- 7 Ma 6^e L'Asile
- Du sang sur la chaise
- Le Tiroir au papillon 8
- 9 Oppression des chiites
- Journée internationale de la femme 10

COLUMNISTE MALGRÉ ELLE

Retour sur le retour

LAURENCE TOFFOLETTO

J'ai essayé, je vous jure que j'ai essayé de trouver un quelconque aspect positif à ce temps de chien du dernier lundi de rentrée de *Spring break* (qui en passant a été pour moi et j'imagine pour certains d'entre vous plus *Spring que break*). Pendant les 20 minutes de marche à pied de mon appartement à McGill, qui ont duré 30 minutes lundi dernier pour cause de *slush*, verglas, flaques infranchissables, j'ai ressassé 50 000 idées qui auraient pu rendre ce lundi moins pire.

À peine sortie de chez moi, tous les inconvénients de ce maudit temps me sont apparus clairement comme une évidence : mon beau pantalon tout propre du matin allait dans les 10 minutes qui suivent se transformer en torchon boueux et dégoûtant ; mes cheveux allaient être, et cela pour la journée, poisseux ; je n'aurai pas ma dose de rayonnement solaire minimale pour m'as-

surer une bonne humeur ; j'aurai finalement l'air véritablement affreuse face à ces bonnes mines toutes bronzées en provenance directe de Cuba, République Dominicaine ou toute autre partie du monde où la température est supérieure à 25 degrés (à propos, avez-vous remarqué ce malin plaisir que ces demoiselles fraîchement revenues d'une semaine au soleil, prennent à étaler leur bronzage en portant des T-shirts ridiculement courts alors que, je vous le rappelle mesdemoiselles, il fait environ -1 C dehors !).

C'était décidé, mon lundi allait être affreux, je serai de mauvaise humeur toute la journée. Puis en marchant sur Sherbrooke, tout en essayant d'éviter les rafales d'eau

boueuse lancées par toutes ces voitures qui semblaient faire exprès d'accélérer et de se rapprocher du trottoir en apercevant un pantalon encore intact, j'ai décidé que, non,

« À peine sortie de chez moi, tous les inconvénients de ce maudit temps me sont apparus clairement comme une évidence »

je serai plus forte que ce ciel couvert et que cette pluie verglaçante et que ce ne serait sûrement pas un événement climatique insignifiant qui gâcherait ma joie de retourner à McGill après cette semaine de lecture beaucoup trop longue (hic) !

Alors voilà le résultat de mes réflexions qui pourra, j'espère, vous être utile pour un pro-

chain lundi apocalyptique :

1) De toute façon, je devais réviser des *mid-terms* cette semaine, alors ce sera moins difficile de rester enfermée à la bibliothèque, au chaud et à l'abri, avec ce temps.

2) Les lundis sont, par définition, des journées difficiles à vivre, alors ce n'est pas un peu de pluie qui changera cela.

3) Je devais de toute façon laver ce pantalon, au moins cela ne sera pas pour rien...

4) Tout ce qui tombe aujourd'hui, c'est cela de gagné pour ce printemps.

5) Mesdemoiselles, des études très sérieuses (élaborées par moi-même le lundi 1er mars) montrent que la pluie verglaçante sur le visage, et bien, c'est très bon pour le teint et pour hydrater la peau (il ya bien de l'eau dans la pluie, donc cela doit bien hydrater, non ?).

L'efficacité de cette méthode n'est malheureusement pas assurée mais vous pouvez quand même essayer.

L'AEUM envahie : du jamais vu depuis l'Opération McGill français

LOUIS-PHILIPPE MESSIER

J'eu dernier, environ 15 manifestants ont brusquement investi les bureaux de l'AEUM, dans l'édifice Shatner. Leur but ? Obtenir la démission de l'actuel président de l'association étudiante, Duncan Reid. Pourquoi ? Protester contre l'instauration proposée du Fonds étudiant de McGill (FÉM), qui coûterait 38\$ par session par étudiant. Résultat ? Un échec lamentable.

Jeudi, 16:30. Le commando pacifiste pénètre dans les bureaux par la porte arrière, gueule des slogans dans un porte-voix, puis décide de bloquer le corridor qui relie les bureaux des représentants élus et ceux des employés permanents. Le QG de l'AEUM est paralysé. Anna Kruzynski, porte-parole et chef du groupe, expose clairement l'intention de son groupe : occuper les bureaux jusqu'à la démission du président. Les sacs de couchage, petits matelas et les vivres dont sont munis les manifestants laissent présager une longue occupation. Des slogans sont griffonnés un peu partout, des pamphlets sont collés aux murs, qui véhiculent tous le même message : « Duncan Reid doit démissionner pour avoir proposé le FÉM. »

Le commando de madame Kruzynski se nomme le NPAC (Namby Pamby Action Committee). En français, le plus juste équivalent de l'expression

« Namby Pamby » serait « Bébé lala ». Sans farce. C'est officiellement un « collectif », soit un groupe sans chef, où tous sont égaux. Kruzynski en est la chef de facto.

Le groupe privilégie l'action directe, à savoir les manifs, les occupations. Au rancards le blabla démocratique. Le NPAC s'est constitué d'abord et avant tout pour faire de l'« action directe ». La cause, la lutte au FÉM, le NPAC l'a trouvée par après. Avant cela, donc, le NPAC connaissait quels moyens il prendrait, mais il ignorait pour quoi

exactement il les emploierait. Ce matin, et ce jusqu'à jeudi, un référendum a lieu sur la question du FÉM. Rappelons-le, le FÉM doit servir à rénover la Bibliothèque McLennan et le Centre universitaire. Pour chaque dollar étudiant, l'administration et l'association des diplômé(e)s de McGill en rajouteront deux, soit un dollar chacun.

Cependant, pour plusieurs, le fait de hausser nos frais de sessions de 38\$ pose problème. Est-il normal qu'une association étudiante travaille à augmenter nos frais de scolarité ? Pour les

membres du Namby Pamby Action Committee (NPAC), l'AEUM donne dans le « corporatisme » en voulant que les étudiants payent le tiers des travaux de rénovation. Mais pourquoi une occupation ? Pourquoi pas un comité du NON, qui lutterait démocratiquement contre le FÉM ?

Le comité d'action Namby Pamby réplique que discuter ne sert à rien, dans ce cas-ci. Le fait même que l'AEUM ait pu proposer le FÉM prouve qu'elle penche à droite, et qu'elle y penche trop pour collaborer avec elle, ne serait-ce qu'en participant

aux processus décisionnels de l'AEUM. Et la formation d'un Comité du Non, que l'AEUM aurait été obligé de financer, ceci aurait été collaborer pour le NPAC. « Nous sommes des radicaux », dit Kruzynski. « Ce n'est pas seulement contre le projet de Duncan Reid qu'on en a, c'est contre le fait même qu'un tel projet ait pu être proposé. »

Donc, pas question de discuter selon les procédures établies. Reid, qui voulait discuter sur place, a essuyé un refus. Brigitte Le Normand, secrétaire à l'AEUM, s'inquiète de la mentalité « antidémocratique » des membres du NPAC. « Duncan Reid, dit-elle, a tout à fait le droit de proposer des projets qui ne plaisent pas à tout le monde. C'est son droit, c'est le droit de tous. Si on privilégie des moyens qui coupent court à toute discussion, si on tourne le dos à la démocratie, personne ne pourra plus s'exprimer. Duncan Reid a aussi des droits. »

Les inquiétudes de madame Le Normand seraient fondées, si au moins le NPAC avait réussi son coup ! Mais non, le NPAC a quitté les bureaux vers 3:00 AM, après moins de douze heures d'occupation. Alors que tout l'édifice Shatner était survolté par deux party monstres au Gerts et dans la salle de bal, qui accueillait plus de mille fêtards, le commando a quitté dans l'indifférence la plus totale. On ne sait trop pourquoi. Faute d'être pris au sérieux, peut-être. Le seul morceau d'équipement à avoir disparu des bureaux, c'est le fil du combiné téléphonique du commissaire francophone.



Photo : Rebecca Catching

Cortolisé du McGill Tribune

ÉDITORIAL

Montréal : cible nucléaire ?

PATRICK PRIMEAU

Une rumeur circulait récemment sur le fait que Montréal pourrait être une cible de choix d'une attaque nucléaire provenant de la Corée du Nord. Vraiment. En tout cas, les Montréalais ne semblent pas prendre cette information au sérieux : elle ne circule déjà plus dans les conversations (à juste titre d'ailleurs). Mais pourquoi Montréal au lieu de Toronto ou Buffalo ? Si cette information s'avérait véridique, il faudrait en conclure que Montréal représente une ville stratégique dans l'échiquier politico-militaire de l'Amérique du Nord : constat tout à fait loufoque qui semble autant ridicule qu'improbable, et ce, pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, la Corée du Nord, selon les informations recueillies par la défense américaine, est loin de posséder la technologie nécessaire pour une intervention de cette ampleur. De nombreux pays du Tiers-Monde financent des programmes nucléaires nationaux dans le but de développer l'arme ultime, mais peu d'entre eux (probablement aucun) possèdent les missiles transcontinentaux pour attaquer notre hémisphère.

D'autre part, même si les Américains surveillent étroitement les activités militaires des pays du Tiers-Monde, il semble improbable, voire suicidaire, qu'un État comme la Corée du Nord, l'Irak ou le Pakistan détruise arbitrairement une ville nord-américaine dans le but de rééquilibrer le système politique international. Une telle intervention n'améliorerait guère leur position stratégique régionale ou mondiale.

Parapluie anti-missiles

Malgré tout, il semble que la menace ait été prise suffisamment au sérieux pour qu'il y ait des discussions entre les États-Unis et le Canada concernant la défense de no-

tre continent. En effet, nos voisins du sud seraient prêts à mettre sur pied un système de défense les protégeant de missiles transcontinentaux pouvant transporter des armes à destruction massive, dont le nucléaire.

Afin de profiter de cette protection, le Canada devrait contribuer financièrement à ce projet de « parapluie anti-nucléaire ». Le gouvernement canadien serait-il donc indirectement responsable de cette rumeur afin de justifier de nouvelles dépenses militaires auprès de la population ? (Pure spéculation !).

Il n'en demeure pas moins que notre position géographique nous avantage et nous désavantage simultanément. Tout d'abord, étant situés directement dans le cercle d'influence des Américains, nous pouvons profiter de leur protection. Par ailleurs, si les ennemis jurés (choisissez le pays que vous voulez) de nos voisins parviennent à jouir d'un avantage stratégique militaire, nous pourrions en ressentir les effets. (Spéculation fiévreuse !).

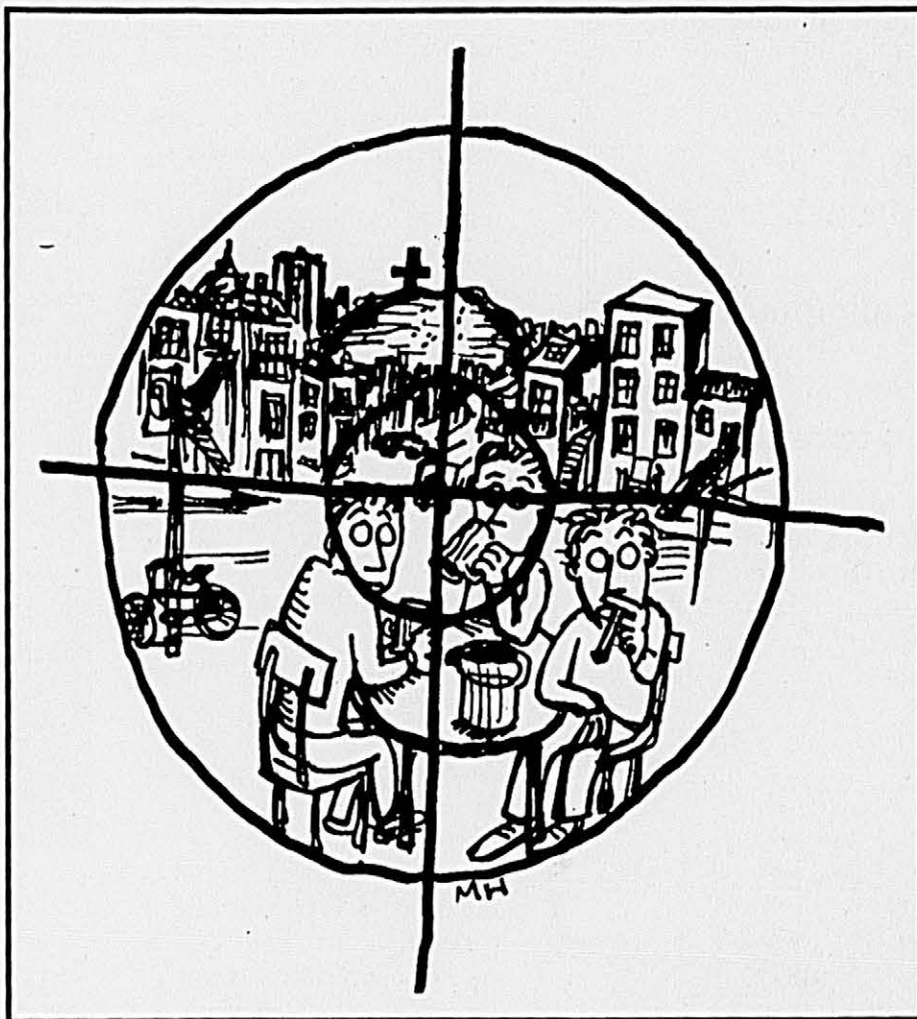
Et le terrorisme ?

Cette psychose « guerre froide » semble tout de même un peu illogique considérant la probabilité quasi-inexistante qu'un tel événement se produise. Les gouvernements américain et canadien devraient sans doute contrôler da-

vantage leurs frontières ainsi que surveiller les activités terroristes internationales. Les explosions du World Trade Center et d'un édifice gouvernemental d'Oklahoma City ne sont que des exemples démontrant que les activités militaires à petite échelle, souvent perpétrées par des organisations terroristes

Russie ne représente plus une réelle menace. Les États-Unis possèdent des alliés solides en la France et l'Angleterre. Y a-t-il vraiment un danger imminent ? Pas vraiment.

Par contre, le gouvernement américain annonçait l'année dernière qu'il mettrait fin à tout près de dix ans de coupures dans le budget de



clandestines, représentent une menace beaucoup plus imminente et sérieuse.

Toutefois, il est beaucoup plus facile pour la défense américaine de se protéger de missiles intercontinentaux que de faire de la surveillance afin d'éviter des attentats aux répercussions relativement limitées.

Une question de budget

Mais pourquoi ce soudain intérêt pour un système de détection et de protection anti-missiles ? La

défense. En 1989, la chute du mur de Berlin avait représenté le début d'un temps nouveau, la fin de la guerre froide et une diminution du budget accordé aux militaires américains. Dix ans après, la situation a dû être réévaluée. On estime que l'équipement militaire doit absolument être modernisé. De plus, dans ce monde multipolaire, les États-Unis considèrent que leurs ennemis sont beaucoup plus difficiles à cerner, contrairement à l'époque bipolaire de la guerre froide. D'où, peut-être la difficulté d'en créer un nouveau, pour justifier de tels projets.

LE DÉLIT FRANÇAIS

Le *Délit français* est publié par la Daily Publication Society. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Délit français* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simm, inc.

Le *Délit français* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ).

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

LE DÉLIT FRANÇAIS

rédaction en chef
Patrick Primeau
pprimeau@hotmail.com

rédaction nouvelles
Julien Laplante
jlplante1@po-box.mcgill.ca

rédaction culture
Sylvain Larocque
slaroc1@po-box.mcgill.ca

mise en page
Patrick Primeau
Sylvain Larocque
coordonateurs de la correction
Véronique Félix
Sébastien Mosbah
correcteurs
Marc Pomerleau
Marie-Hélène Veronneau-McArdle

collaboration
Julie Rouleau
Jonathan Arès
Simon Hébert
Isabelle Gagné
FRAL
Lan Vi Pham
Laurence Toffoletto
Barbara Audroy-Bergeron

photographe
Mélie Martin
dessinateur
Michel Hellman

LE MCGILL DAILY
coordination de la rédaction
Verda Cook
gérance
Marian Schrier
assistance à la gérance
Parvati Neogi
publicité
Boris Shedov et Letty Matteo
photocomposition et publicité
Cameron Campbell

com @ http://
délict français

Vous pouvez également
envoyer vos commentaires
par courrier électronique
aux rédacteurs
(voir adresses ci-haut)

L'usage du masculin dans les pages
du *Délit français* vise à alléger le
texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Arrête de faire
le singe !

Viens faire un tour
au Délit français

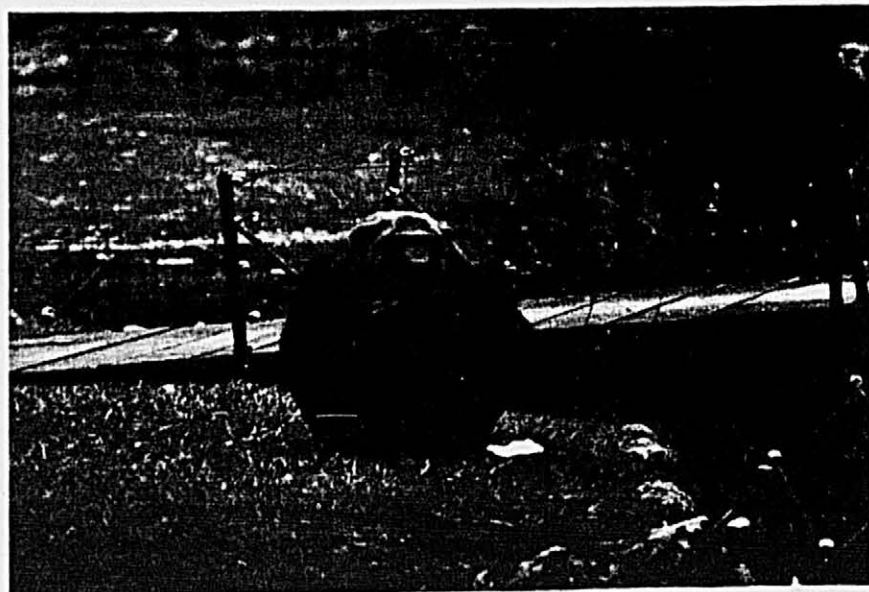
Local B-03, Pavillon Shatner
Tous les mardis, 17h30

RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6784/5
Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6790
Télécopieur : 398-8318



IMPÔTEL

Étudiants! Produisez votre déclaration de revenus plus facilement et obtenez votre remboursement plus rapidement.

IMPÔTEL est gratuit, à votre portée et offert sept jours sur sept.

Vérifiez si votre trousse de déclaration personnalisée contient une invitation à l'utiliser.

Pour en savoir plus, visitez notre site Web au :

www.rc.gc.ca/impotel/



Revenu Canada Revenu Canada

Canada

Le Délit français est publié tous les mardis. Si vous voulez acheter l'un de nos espaces publicitaires, veuillez contacter Letty ou Boris au 398-6790.

LE
DELIT

DE
1999

arttfac)

SPECTACULUM

Venez chercher vos laissez-passer au Shatner, B-07!

Quantité limitée!

Elysium

MÉLISSA MARTIN
BARBARA-AUDREY BERGERON

C'est le 12 mars prochain au Métropolis qu'aura lieu le 6ième défilé de mode organisé par l'Association des étudiants et étudiantes en administration de l'Université McGill, dont les bénéfices vont aux profits de la lutte contre le SIDA. Cette année, le défilé s'intitule Elysium et promet beaucoup.

Ce défilé de mode en est à sa 6ième édition et collabore depuis ses débuts avec la Fondation Farha. Cette fondation créée par l'homme d'affaires Ron Farha en 1992 (décédé du SIDA en 1993) amasse des fonds par le biais d'événements tels qu'Elysium et le marchethon "Ça marche". Les bénéfices sont ensuite distribués par Farha à une cinquantaine d'organisations qui s'occupent des sidatiques (lieux d'hébergement, organisations de soutien à domicile, etc.).

L'an passé, le défilé de mode a généré des profits de 15 000 dollars et plus de 50 000 dollars en tout pour les cinq premières éditions de cet événement. Cette année, les organisatrices visent plus de 16 000 dollars en prévoyant un public de 1500 à 2000 personnes. Les organisatrices, Kama Leier et Sarah Glinski travaillent sur ce projet depuis mai de l'année dernière. Il y a en fait neuf membres dans le comité d'organisation, 2 chorégraphes et 28 mannequins, toutes de l'Université McGill, qui travaillent sur une base volontaire pour ce spectacle-bénéfice. Les mannequins proviennent de différents départements et ont été sélectionnées lors d'un concours qui s'est effectué en octobre dernier.

Elysium, selon Sarah Glinski sera plus qu'un simple défilé de mode; ce sera un spectacle destiné à diver-



Les organisatrices du défilé de mode

tir l'auditoire avec des chorégraphies originales et des jeux de lumières spéciaux. Aussi, les vêtements présentés proviennent de plusieurs compagnies et designers de renom. Il y aura entre autres des vêtements des collections d'Hélène Barbeau et de Marie Saint-Pierre. D'ailleurs, Valérie Singer, qui était en charge des vêtements, s'est étonné de l'enthousiasme avec laquelle les boutiques et designers ont répondu à son appel. En fait, il semble plutôt normal qu'un spec-

tacle de cet envergure, au profit d'une bonne cause telle que le SIDA, soit autant couru par des gens qui veulent se faire une image de marque dans le domaine de la mode au Québec.

Ce défilé de grande ampleur a lieu au Métropolis, le 12 mars prochain à 20h30. Les billets sont en vente au coût de 15\$ à l'avance et 20\$ à l'entrée. Pour plus d'informations, contactez l'Association des étudiants et étudiantes en administration de l'Université McGill.

COURRIER

Aidez-nous à remplir cet espace !

Maximum 400 mots

ERRATUM

Contrairement à ce que nous avons indiqué, l'article intitulé "Déploiement féminin" paru dans l'édition du 16 février 1999 a été co-rédigé par Indi Chauveau et Lan Vi Pham. Nos excuses à M. Chauveau et aux lecteurs pour avoir omis d'imprimer son nom. (S.L.)

Culture

LE BARBIER DE SÉVILLE AU TNM

Une tarte à la crème !

SYLVAIN LAROCQUE

Dès le prologue, Benoît Brière montre ses couleurs et celles du *Barbier de Séville* dans lequel il prendra place : tout ce que le public aura ici à faire, c'est de passer du bon temps. Pour les questions philosophiques ou sociales, que la pièce de Beaumarchais soulève pourtant, il faudra repasser.

se du texte et la vivacité d'esprit de Beaumarchais, la pièce devient dans cette mise en scène de Cyr un spectacle explosif pendant lequel le public attentif rira d'un rire fort, mais rarement gras.

Message en sourdine

L'approche de Cyr pour cette mise en scène diffère donc passablement de celle qu'il avait préconisée pour *L'École des femmes*, de Molière, qu'il avait présentée au TNM en 1990 et où il accordait une importance plus grande au message social. Ce changement d'approche est particulièrement intéressant, car les deux pièces comportent une intrigue fort similaire. Ici, un vieux barbon misogyne et machiavélique, le docteur Bartholo, tente d'épouser de force sa jeune pupille Rosine, qui s'éprend pour sa part d'un grand d'Espagne, le comte Almaviva. Le barbier Figaro joue le rôle de l'entremetteur toujours à propos, en faveur du comte, bien sûr.

D'écriture et de structure plus complexes que la comédie de Molière, *Le Barbier de Séville*

Cyr quand il affirmait dans une entrevue récente au *Devoir* que la distribution «détermine 90% du succès de l'entreprise» : on pouvait difficilement faire un choix de comédiens plus judicieux et c'est en très grande partie à eux qu'on doit la réussite de cette pièce. Benoît Brière est tout simplement parfait dans le rôle exigeant mais combien amusant de Figaro : il y va de mouvements, d'effets de voix et de mimiques si maîtrisés qu'on oublie presque que son élocution claire ne nous fait pas perdre un mot du texte de Beaumarchais, dont il respecte fidèlement l'esprit.

Mais c'est sûrement Normand Lévesque, dans le rôle de Bartholo, qui surprend le plus, car bien qu'on le perçoive comme il se doit, comme le «méchant» de la pièce, le comédien réussit par la finesse de son jeu à nous faire admirer la ruse et l'intelligence inestimables de son personnage au-delà de ses innombrables défauts. Et, comme toujours, quelle voix !

La Rosine de Pascale Desrochers est affectée à souhait, mais on se rendra compte en bout de ligne que son profond émoi est en fait sa plus puissante arme face à un être aussi susceptible que Bartholo. François Papineau, en comte Almaviva, joue bien son rôle de caméléon. Quant à l'hypocrite Don Bazile, qui se vend volontiers au plus offrant, Roger La Rue nous le rend avec justesse, bien qu'il éprouve avec plus d'acuité un problème partagé par tous les comédiens : un débit trop rapide pour qu'on puisse bien suivre toutes les subtilités du texte. Notons en terminant le décor de Claude Goyette, qui, comme la mise en scène de Cyr, réussit à pousser encore un peu plus loin la symbolique pressentie par Beaumarchais : par des grillages pleine grandeur comme murs, la maison de Bartholo apparaît on ne peut plus clairement comme le «cachot» de Rosine.

Alors, que retenir de ce *Barbier* ? Rien, sinon qu'il vaut mieux se presser d'en rire... que d'être obligé d'en pleurer... n'est-ce pas, Bartholo ? De nos jours, on dirait qu'aller voir ce *Barbier*, ça fait le même effet que de voir l'ineffable Stéphane Dion se faire entarter... Hi ! Hi !

Le *Barbier de Séville* ou la précaution inutile, de Beaumarchais, m.e.s. de René Richard Cyr, assisté de Lou Arteau, au TNM jusqu'au 3 avril. Info: 514 866-8668.

Sublime, la distribution

À cet égard, on peu aisément croire

La difficile quête du sens de sa vie...

LAN VI PHAM

Les personnages décadents sont aujourd'hui chose courante. Les situations incontrôlables, burlesques, grotesques, les personnages vulnérables et affaiblis par les ressorts d'une vie tragique, même les univers interlopes, trouvent sur nos écrans beaucoup de place.

Pensons à *La Haine*, à *Pulp Fiction*, à *Trainspotting*, et à nos téléromans québécois, qui font encore de nos anti-héros de vraies stars, voire des éléments quotidiens de notre imaginaire. Quel destin s'acharne sur des personnages avec une violence qui atteint presque — comble de l'horreur — une certaine poésie urbaine peut encore nous émouvoir, mais cela ne nous surprend plus vraiment... C'est quel bien du regard réprobateur de nos philosophes-moraux passés à nouveau de mode (Sénèque, Platon et Socrate buvaient sa ciguë ont un moment repris du poil de la bête, lorsqu'un mouvement éphémère de Apop-philos ressurgit il y a quelques années), ces êtres désordonnés ont leur place au chaud sur les rayons de nos librairies.

C'est le cas de Severin, narrateur d'*Italienne*, premier roman de Francis Magnenot. Dans ce livre court mais à la trame serrée, Severin raconte son périple très mouvementé entrepris en terre italienne. À la suite d'une rupture douloureuse et humiliante, Nadine, l'a quitté pour un ami, il décide en effet de regagner le pays de sa cruelle infidèle, où ils ont fait jadis un voyage dont le souvenir le hante. Espérant pouvoir comprendre la signification de ces deux années d'illusion béate vécues avec elle, il reprend le trajet de ce voyage, repassant exactement dans les lieux autrefois témoins de leurs amours. Cette bonne intention, qui fait de lui un semblant de pèlerin, pavera vite son chemin vers un nouvel enfer... L'expédition se transforme en effet en calvaire, puisque les malheurs se succèdent à une vitesse déconcertante, et avec une intensité difficilement imaginable... Mais Severin, survivant infatigable, prend tout avec un grain de sel, et le roman poursuit sa collection de mésaventures.

Souvent cruels et individualistes, des personnages colorés se relèvent, un peu comme des *dei ex machina*, autour du pauvre Severin. Tout reflète un monde éphémère, superficiel, moqueur, impitoyable pour le naïf. Évidemment, la candeur, la crédulité de Severin ne font pas le poids, le laissant toujours plus démuni, avec comme seule bouée les surprises d'un hasard énigmatique qui orchestre savamment les rencontres fortuites et les revirements de situation...

La plume de Magnenot a su écrire cette errance moderne avec vivacité et actualité, usant habilement du vocabulaire et des attitudes désabusées de notre époque. Soutenues avec une cadence presque essoufflante, les péripéties de Severino créent un véritable suspense, qui nous mènent parfois au rire. Cependant le personnage de Severino lui-même n'arrive pas à susciter plus qu'une curiosité. Ridiculisé, humilié à répétition, ayant toujours manqué de discernement, le personnage semble en effet flotter, avec une incompréhension totale, malgré ses trente ans, dans son existence creuse. Ce type de personnage, déjà généreusement exploité, aurait immensément gagné à être «rafraîchi». Les personnages secondaires introduisent en ce sens une touche d'originalité certaine; malheureusement, le rythme du roman, qui reste soutenu avec une égale intensité du début à la fin, retient le paysage romanesque dans une certaine «platitude». Cela renforce certes l'homogénéité du personnage — ce qui est une qualité en soi — mais empêche par là même tout renouvellement du genre, devenu aujourd'hui conventionnel. Soulignons cependant la construction simple de ce roman, qui a la qualité de mettre en valeur les traits des personnages et l'absurdité des situations successives. L'imagination de cet auteur, qui n'en est qu'à son premier roman, en ressort, finalement, avec une certaine conviction.

Italienne, de Francis Magnenot, aux Éditions du Boréal, 166 pages.



Bartholo (Normand Lévesque) et Rosine (Pascale Desrochers) s'affrontent loufoquement dans *Le Barbier de Séville*, au TNM.

Et ce n'est pas le public présent lors des premières de cette pièce présentée au TNM jusqu'au 27 mars qui allait s'en plaindre. Pourtant, pour le metteur en scène René Richard Cyr, ce pari comportait sa part de risque, car il avait toujours senti, avant cette mise en scène, «la nécessité de trouver une raison sociale, politique, humaine, à tout ce que je faisais. Seulement, je trouve que la vie ne va pas très bien, ces temps-ci. C'est important, le théâtre conscientisé, mais il me semble que les gens sont justement conscients de bien des choses pas drôles. Est-ce que le théâtre n'aurait pas non plus pour mandat d'amuser, de faire rêver, j'oserais même dire de réconforter ?»

Si tel était effectivement le but de Cyr en montant ce *Barbier*, force est de constater qu'il a réussi de manière flamboyante. Déjà fort comique par la fines-

demande un effort soutenu de la part du spectateur qui veut saisir les nombreuses blagues que renferme le texte. On pouvait d'ailleurs remarquer à l'une des premières que le public du parterre, connaissant d'évidence plus le texte que le public des balcons, riait plus fort... et plus souvent. Il faut donc avoir lu la pièce avant de se présenter au TNM — comme c'est souvent le cas pour les pièces du répertoire classique — pour profiter pleinement du spectacle, à défaut de quoi on peut se contenter des nombreux gags «physiques» offerts par la mise en scène de Cyr. Celle-ci ajoute d'ailleurs beaucoup au propos original de Beaumarchais, tout comme le jeu sublime des comédiens.

Ab...CD

Artistes Variés
DJ Kicks: Smith and Mighty
IK7

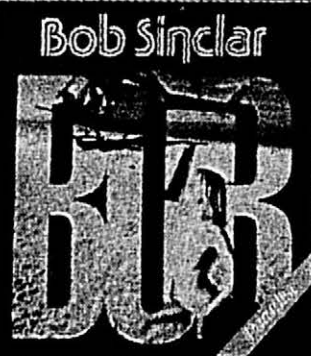


La série DJ Kicks permet aux DJ de pleinement s'exprimer, de faire ce qui leur plaît. Ici, Smith et Mighty nous font

un panorama de ce qui se fait en matière de drum'n bass dans la ville où ce même courant a vu le jour, Bristol. Avec cette compilation regorgeant d'ambiances feutrées et riches, on peut voir l'évolution du style, qui a comme influence majeure le jazz. Cette fusion donne, comme on le sait, une musique diversifiée et intelligente. Et c'est ce que Smith et Mighty ont réussi à nous dépeindre à travers des pièces qui s'emboîtent avec une fluidité surprenante - on se surprend même, au tiers du DC, d'aboutir à ce son dit drum'n bass, car l'évolution se fait tout en douceur. Chose bizarre, Roni Size n'est pas de la partie et il y a du More Rockers en surabondance. Dommage.

B

Bob Sinclar
Paradise
Mighty Bop Sessions/Time-Warner



En apparence, tout porte à croire que Paradise est une sorte de disco moderne: la pochette arborant une femme

nue, les jambes écartées, avec un air extasié rappelant un film de la série Emmanuelle; et que dire du nom de l'artiste, Bob? De plus, les premières secondes de l'album est un semblant d'extrait d'un film issu des années 70. Et les cinq premières pièces, un mélange ingénieux de sons disco et de beat house, ne font que corroborer cette idée. Mais attention, plus progresse le disque, plus la saveur disco s'estompe et plus on a affaire à du house français conventionnel mais efficace. Et le disco ne fera qu'un retour subit et souhaitable à la dernière chanson, la très aérobique Gym Tonic. Bref, Paradise est comme une gomme Juicy Fruit: délectable au début, la saveur s'en va trop rapidement.

A-

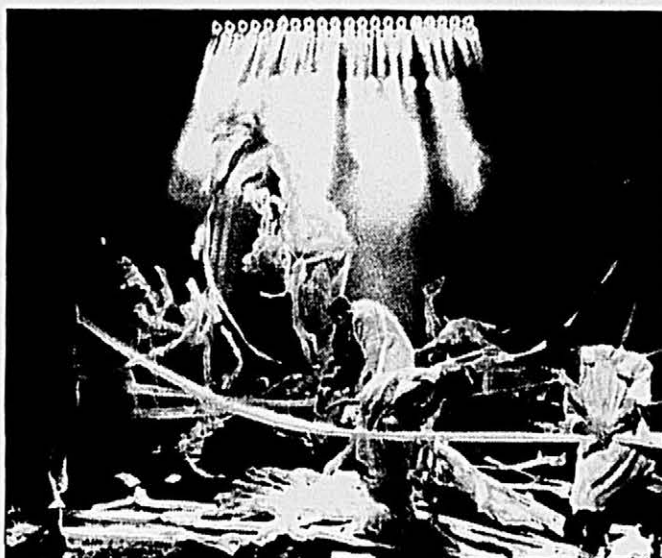
--Jonathan Arès

L'ASILE

Belle idée... mal structurée

FRAL

Maintenant qu'on a cessé de pratiquer la lobotomie, maintenant qu'on cherche à désengorger les hopitaux psychiatriques en désinstitutionnalisant les « cas récupérables », bref, maintenant qu'on ne voit plus une incarnation du diable dans chaque insensé, quel intérêt peut aujourd'hui éprouver un auteur de théâtre pour un sujet devenu aussi anodin que la folie? Où est passé l'archétype du mal dans tout cela?



RICARDO DE LEONARDIS

MÉLISSA MARTIN ET JULIE LAMBERT
PHOTOS: MÉLISSA MARTIN

Qu'est-ce qu'on mange ce soir? Du St-Hubert? Du Giorgio? Du Pacini? En avez-vous plus qu'assez de ces restos? Aimeriez-vous essayer quelque chose de nouveau? De plus audacieux? Pourquoi pas une touche d'exotisme dans votre assiette?

Nous vous suggérons des mets thaïlandais! Nous avons essayé pour vous deux restaurants réputés pour leur fine cuisine thaïlandaise: Chang Thai et Thai Grill.



Pour vous, étudiants de McGill, Chang Thai est le restaurant le plus proche. Vous mangerez dans une ambiance chaleureuse et sous un éclairage tamisé. De sympathiques ser-

veurs thaïlandais vous assigneront avec plaisir une table. Idéal pour un souper en tête-à-tête, ce restaurant dispose de jolies et confortables banquettes. De plus, il possède une salle à l'étage, pratique pour les anniversaires entre amis.

Au menu, de succulents plats aux prix abordables (entre 10 et 15 \$). Lors de votre visite, n'hésitez pas et goûtez l'entrée servie à volonté avec chaque repas: des beignets aux crevettes accompagnés d'une sauce aux piments et aux arachides (un vrai délice!). Nous vous recommandons fortement comme plat principal le riz frit au poulet (numéro 28 au menu), ainsi que le poulet sauce aigre-douce avec ananas (numéro 50 au menu). Parfait pour deux personnes. Vous sont également offerts des fruits de mer, des plats végétariens, ou encore du boeuf et du porc. Comme dessert, on vous propose différents sorbets: mangue, noix de

Comme quoi tout peut servir de prétexte à la création d'une oeuvre, Dominic Champagne, auteur et metteur en scène de L'Asile, transporte d'emblée le spectateur dans un monde rempli d'insanes hétéromorphes. Paradoxalement, cet exubérant déploiement de comédiens (24 fous sur scène) n'a lieu, en fait, que pour mieux circonscrire l'existence d'une psychiatre (Monique Mercure) qui mène à bien sa mission d'aider ses patients jusqu'à ce qu'on lui présente une jeune femme traumatisée et lobotomisée (Julie Castonguay) qu'elle n'arrive pas à traiter. Se voyant incapable de communiquer avec elle à l'aide de propos de femme rationnelle, elle décide, à la suite d'une brève remise en question, de plonger dans son univers de folie.

D'entrée de jeu, l'assistante du médecin se fait narratrice de l'intrigue et parle à l'imparfait, en retrait de l'action. On doit donc sortir à quelques reprises de l'asile pour se faire raconter tour à tour des anecdotes de la vie du docteur et d'intéressantes chroniques sur la folie à différents moments de ce siècle. Dans sa première intervention, la narratrice affirme que la vie n'a pas de sens.

Provenant de cette jeune femme toujours si timide et réservée, cette phrase, qui est au coeur de la pièce, n'en viendra jamais à gagner l'importance qui devrait lui revenir à mesure

La Thaï à son

coco, papaye, ainsi que plusieurs autres. Essayez-les; vous ne serez pas déçus!

Pour ceux plus en moyens, le Thai Grill est aussi à essayer. Vous l'avez déjà aperçu en passant sur St-Hubert. Il est très agréable, avec une façade qui dénote un cachet. D'ailleurs le décor intérieur, très agréable, est l'oeuvre du designer bien connu Pierre Viau et vaut à lui seul le déplacement. Entrant, vous apercevrez le bar et les serveuses thaïlandaises. Plus loin, un grand comptoir avec du poisson frais et un comptoir avec du poisson frais. Des miroirs partout sur les murs. Pour se rendre aux toilettes, des chaises sont disposées sur les marches à descendre.

Plus grand et plus bruyant que Chang Thai, il est donc moins intime, mais plus vivant. On retrouve une clientèle plus aisée. On

peu près les plats quoiqu'ils soient différents. Les prix sont élevés. Par exemple, le poulet y est très bon et ressemble à ce que l'on sert dans les restaurants occidentaux. Les serveuses sont très belles et finissent vite leur travail. La mangue est un cône en fait, est excellent. Le vice étant plus, ne soyez pas de vous en Prévoyez plus de rencontre en autour d'un



urée

la déchéance de la psychiatre s'accroît.

Après l'arrivée de Julie, on n'arrive pas à s'imaginer ce qui a provoqué la chute du personnage principal, et ce en fait de la narration. Si la pièce comporte un défaut, il ne réside pas dans l'interprétation satisfaisante des comédiens, dans les éclairages ou dans la bande sonore réalisée avec brio par Frédéric Messier que dans la structure de la pièce.

Champagne semble avoir recouru à trop d'éléments disparates pour qu'on parvienne à bien ressentir tout ce qui se jouait dans la vie de son médecin. S'il n'avait pas accordé tant d'importance aux patients et à la narration — dont la pertinence est souvent douteuse —, s'il s'était seulement borné à opposer le monde atroce de la folie à celui du docteur en quête de bonheur, sans doute aurait-il mieux réussi à exprimer le sens de la vie qui donne le ton de la pièce.

L'ASILE, du 2 au 20 mars à la Cinquième salle de la PdA.

Texte et mise en scène : Dominic Champagne; bande sonore : Frédéric Messier; Eclairages : Alain Lortie; Costumes : Anne Harel; Assistante à la mise en scène : Julie Beauséjour; Accessoires : Patricia Ruel; Direction de production : Guy Côté.

ilande meilleur

autres.

ronde. Savourez!

Finalement, pour toute personne qui n'est pas familière avec la cuisine épicée, il vaut mieux commencer avec un plat légèrement épicé. Pour savoir si un plat est plus ou moins fort, vous trouverez sur le menu des piments. Dernier conseil, rendez-vous à ces restaurants avec des amis pour pouvoir goûter à plusieurs plats en même temps et partager ces délices exotiques qui raviront votre palet!

A-

Chang Thai
2100, rue Crescent
(514) 286-9994

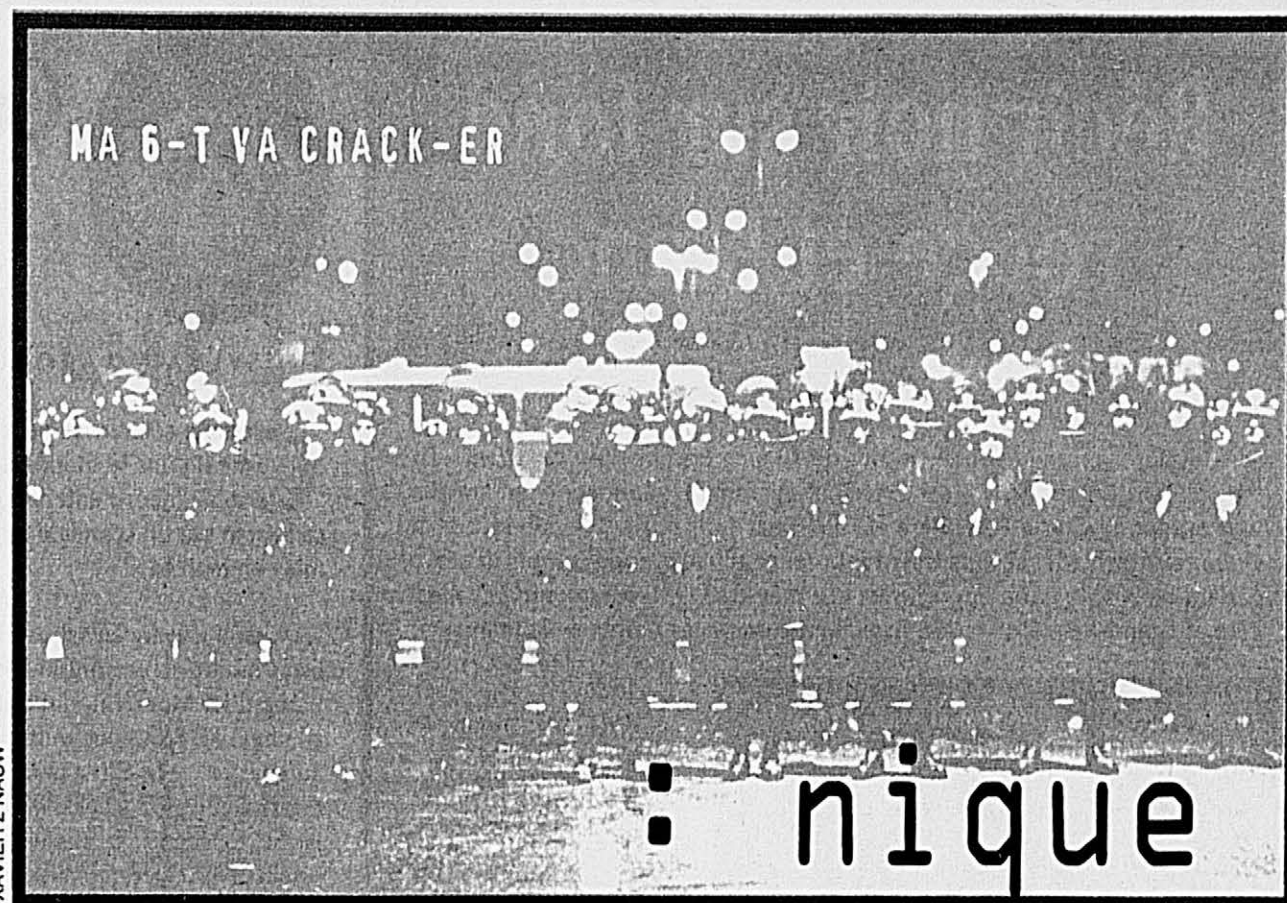
B+

Thai Grill
5101, St-Laurent
(514) 270-5566



Le tout est agrémenté de musique techno composée par plusieurs DJs québécois bien connus, tels que Alain Vinet et Mark Anthony. Un court métrage résolument urbain et comique.

XAVIER 2 NAUW



: nique la police !

JULIEN LAPLANTE ET SÉBASTIEN MOSBAH

La lourde bande sonore est disponible depuis longtemps; voici maintenant le film qui débarque pour une deuxième fois, écorchant profondément au passage l'écran de l'Impérial. Ma 6-t va crack-er, film de combat du réalisateur français Jean-François Richet, arrive à Montréal, ayant pour décor l'univers des banlieues parisiennes et la vie des désabusés qui l'habitent.

Ce n'est pas sans casser du flic qu'on fait la révolution, et c'est sans doute ce qu'ont compris les protagonistes du film de Richet, qui se déroule dans la cité de Meaux, en banlieue de Paris. Nouvelles masses révolutionnaires? Jeunes en manque de sensations fortes? Criminels en puissance? Victimes du système? Les personnages de Ma 6-T sont probablement un peu tout cela en même temps. Deux groupes d'amis tiennent l'écran. Le premier est composé de "diables", comme on appelle les jeunes de 16 ans dans la cité, et le deuxième, d'individus dans la vingtaine, au chômage.

Ils passent le plus clair de leur temps à vandaliser les biens publics, à parler des filles, ou à se battre avec des groupes rivaux, quand ce n'est pas avec la police. Manque de soutien parental, échec scolaire et violence sont leur lot quotidien.

Alors que les plus grands commettent des petits larcins et s'orientent tranquillement vers un affrontement avec un groupe d'une autre cité, les petits, à force de se tourner les pouces, se transforment en prédateurs. Manquant de moyens pour s'exprimer pacifiquement, ceux-ci ont tendance à le faire à l'aide de leurs poings, ou encore à l'aide d'un briquet et de carburant. C'est l'ascension vers un point de chute que Richet dépeint. Le tout culminera par une émeute, alors que la cité craquera.

Ce qui frappe dans ces scènes d'émeute ou de vandalisme, c'est le sentiment désabusé qui anime les protagonistes. Ils savent, et reconnaissent parfois verbalement, mais jamais en agissant concrètement pour rétablir leur situation, que leurs violences ne sont que l'expression d'un profond ennui et d'une

désillusion. Ces jeunes n'ont pas d'horizon et se réfugient dans la petite ou grande délinquance. Leur violence révèle cette ambivalence qu'ils ressentent : ils « crachent » sur la société qui les exclut, mais ne font rien pour tenter de s'y insérer.

A cet égard, le couplet pseudo-marxiste de Richet n'est que peu crédible. Comment croire à une nouvelle lutte des classes entre les banlieues et la société bourgeoise? S'il ne s'agit pas de nier les difficultés que rencontrent les jeunes de banlieue, il faut

aussi reconnaître que certains (souvent les filles, qui sont plus fortes, selon Richet) s'en sortent, principalement grâce à l'école. La minorité violente qui prend le devant de la scène dans le film n'est pas véritablement représentative d'une population à problèmes qui cherche la plupart du temps à s'en sortir.

L'émeute finale illustre en tous points le vide qui entoure la vie des personnages de Ma 6-T. Les émeutiers s'acharnent sur les voitures, sur les cabines téléphoniques, et finalement, sur les policiers, qui chargent la foule. Jusqu'à un certain point, le spectateur peut se demander jusqu'à quel point il assiste à une révolution, ou plutôt à la matérialisation de tout le désespoir engrangé par des générations d'opprimés.

Filmé avec des comédiens amateurs, pour la plupart de amis du réalisateur, Ma 6-T est un film très bien tourné. On remarquera des scènes particulièrement bien réussies, telle celle des policiers poursuivant Richet (qui incarne un des personnages principaux du film, Djef) et ses comparses après un cambriolage qui tourne mal. L'émeute est synchronisée comme une chorégraphie, avec les policiers incarnant l'ordre dans leur mouvement et les émeutiers, leur impossible et désordonné combat.

Ce film, qui ne se veut ni un documentaire, ni une pure fiction, nous démontre bien l'impossibilité d'apporter un vent de changement en France à partir des banlieues. À quand la révolution? Pas pour demain. En entendant, on se contente de niquer les CRS, symbole du pouvoir.

Ma 6-T va crack-er, de Jean-François Richet, au cinéma Impérial, 1432 Bleury, Montréal. Horaire: 15h, 17h, 19h15 et 21h30. Info: 514 848-0300 Site Web:

www.cinematibre.com/ma6-t

Récit noir sur fond rouge et blanc

FRAL

S'étalant sur une période de plus de 70 ans, *Le Tiroir au papillon*, d'Elena Botchorichvili est le récit d'une famille géorgienne qui gravite autour de Grand-Père, Père et Fils. Tous trois portent le même nom, Guiorgui Archizdè, et tous trois font preuve d'une grande complicité. En parlant de Fils, le narrateur affirme: «Le même sang. Il communiquait avec Père et Grand-Père à distance, ils étaient comme les doigts de la main.»



Archizdè.

Le style elliptique et en apparence simple de ce roman regorge de détails savamment disposés auxquels on doit être fort attentif si on veut en découvrir toute la richesse. Graduellement, on découvre qui sont tous les personnages qui n'avaient été jusque-là esquissés: Troisième Femme est la nièce du meilleur ami de Grand-Père, Lali est la fille de Deuxième Femme.

Les nouvelles métaphores se fondent sur les premières. Le narrateur se dévoile enfin. Sans être le moindre-ment ambigu, le récit éclaté implose à mesure qu'il avance pour constituer, à la fin, une unité infrangible. Avec ce premier roman, Elena Botchorichvili s'affir-

me déjà comme une écrivaine remarquable qui démontre une grande maîtrise de la règle de l'essentiel. Elle sait faire rire, émouvoir, divertir, et on ne peut que souhaiter de voir bientôt paraître une autre oeuvre de la jeune Géorgienne.

LE TIROIR AU PAPILLON, d'Elena Botchorichvili, traduit du russe par Ann-Lise Birukoff. Aux Éditions du Boréal, 1999, 91 pages.

Déjà, à une époque où on ne parlait pas de sexe, mais d'intimité, Grand-Père, la cuisse légère, était intime avec la moitié de Paris, où il avait fait ses études. Pour sa part, Père, dont la vie n'a rien d'extravagant, a marié une Juive qui est incapable de lui faire un enfant.

Après que Grand-Père ait offert de donner l'enfant qu'il a connu avec Deuxième femme, afin d'assurer l'avenir des Archizdè, Mère tombe enfin enceinte et donne naissance à Fils. Affligé d'un oeil qui ne s'ouvrait plus qu'à moitié, Fils a la particularité d'oublier tous les visages et, curieusement, de se souvenir de tout ce qu'il entend.

Ce roman laconique réussit à toucher en retraçant, comme au hasard dans le temps, les événements qui ont marqué la famille Archizdè. L'auteure se concentre sur ce qui se produit dans la vie des trois Guiorgui qui sont déchirés entre l'amour et la morale, l'ardent désir de vivre et l'indifférence devant la mort.

Couvrant la quasi-totalité du règne de l'U.R.S.S., Botchorichvili parvient, en évoquant plutôt qu'en racontant les grands événements politiques, à exprimer ce que le peuple géorgien a vécu de corruption, de terreur et de faim. De Lénine à Gorbatchev en passant par Staline et Krouchtchev, l'auteure laisse entrevoir ce qui a bouleversé sa terre natale à travers la vie des personnages attachants de la famille



SYLVAIN LAROCQUE

Combattre le feu par le feu

Comme cela arrive périodiquement dans le monde de l'édition, on a d'abord entendu parler de ce roman par un scandale entourant sa mise en marché.

C'est une lettre envoyée à deux journalistes montréalais, dont le bouillant Jean Barbe d'Ici Montréal, qui mit le feu aux poudres. M. St-A., une jeune fille «au bord du gouffre», y faisait la chronique de son désarroi et de son suicide imminent. Jean Barbe, touché par la missive et sentant le besoin de faire quelque chose pour venir en aide à l'auteure, met son «cynisme» de côté, et consacre une chronique à la chose, question de «tendre la main». Or, coup de théâtre: deux mois plus tard, Maxime Roussy, jeune auteur dont le premier roman est sur le point d'être lancé, révèle que M. St-A. n'existe tout simplement pas et qu'elle n'est que la narratrice de *Du sang sur la chair d'une pomme*.

Jusqu'où peut-on aller au nom de la littérature ?

Frustré de «s'être fait baiser» par ce coup publicitaire, Jean Barbe pond une autre chronique, intitulée «Une petite merde», dans laquelle il traite Roussy de «scrappeur de compassion assoiffé de publicité», d'«exploiteur du désespoir pour 15 minutes de gloire» et de «faussaire de la souffrance sous prétexte de littérature». Cette dernière accusation, bien que particulièrement virulente, soulève néanmoins une question intéressante, voire fondamentale: l'oeuvre littéraire permet-elle, par sa nature fictive, de se jouer des conventions et de l'éthique généralement respectée dans l'univers journalistique? Bref, le littéraire peut-il se permettre d'être au-dessus des lois au nom de la création?

Au bout du fil, Maxime Roussy renvoie la balle aux journalistes et aux médias. «C'était une idée saugrenue de ma part que celle d'envoyer cette lettre de M. St-A. à deux journalistes. Je trouve ça dommage que Jean Barbe en ait fait tout un plat et surtout qu'il en incombe la responsabilité à mon éditeur [Michel Brûlé], qui n'y est pour rien. Tout ce qu'il veut, c'est que le livre se vende, comme n'importe quel éditeur. Ceci dit, je suis désolé d'avoir contribué à égratigner l'ego d'un journaliste.»

En fait, Maxime Roussy donne comme une des sources d'inspiration à son roman la complaisance des médias et des journalistes, «qui préfèrent donner dans le sensationnalisme que dans le journalisme d'enquête, parce que c'est plus payant.» Dans son roman, que Roussy voit entre autres comme «une caricature des médias», ces derniers sont ridiculisés à l'excès, la télévision en particulier. M. St-A., terrée chez elle à l'abri des caméras de télévision qui «couvrent» son suicide annoncé, en apprend sur elle et sa famille en regardant les reportages diffusés en continu sur toutes les chaînes. Plus tôt dans le roman, elle avait déjà avoué au lecteur qu'elle «aligne les uns après les autres les mots que j'ai entendus à la

télévision.» Mais ce n'est que la pointe de l'iceberg.

Une adolescence en perdition

Pour tout dire, *Du sang sur la chair d'une pomme* est un roman décapant qui donne autant dans la fantaisie loufoque que dans l'exagération à faire dresser les cheveux sur la tête. Maxime Roussy n'hésite pas à tirer sur tout ce qui bouge... et ne bouge pas pour en venir à ses fins, soit décrire «une adolescence en perdition qui n'a plus de valeurs morales» pour la guider.

Bien sûr le sujet est loin d'être neuf. Et Roussy, malgré son style incisif et fort captivant à lire, n'apporte aucun élément nouveau qui puisse nous permettre de mieux comprendre la réalité qu'il nous décrit, et surtout de s'en révolter avec plus de force.

Les clichés sont nombreux: l'école est un milieu malsain où profs et élèves manquent mutuellement de respect; les entreprises qui emploient les jeunes au salaire minimum sont des exploiteurs de la pire espèce; l'amitié adolescente ne tient plus qu'aux partys débriés où les substances illicites et le sexe constituent le seul point de convergence; la famille nucléaire s'est fait supplanter par la famille «éclatée», euphémisme qui cache bien des drames.

Les médias, voie suprême

Mais le message qui s'avère le plus retentissant est probablement celui qui accuse les parents d'être sourds et indifférents au destin de leurs enfants, même quand ils lancent des cris d'alarme à répétition comme le fait M. St-A. en lançant à qui veut l'entendre qu'elle «va se suicider». Les seuls à entendre son cri sont, on l'a déjà dit, les médias, qui voient là l'occasion de mousser leurs cotes d'écoute en servant une autre histoire sordide. «Les médias aiment exploiter l'attrait du morbide et l'animalité qui se cachent en nous», explique Roussy. Ce qui est troublant, autant dans le roman que dans la réalité que dans la vraie vie, c'est que des drames humains doivent souvent se retrouver étalés dans les médias pour qu'enfin «l'opinion publique» s'indigne et agisse.

Il est néanmoins intéressant de constater que pour arriver à faire prendre conscience au lecteur de ce troublant constat, Roussy recourt lui-même au sordide et au sensationnalisme. Dix fois pire que les romans décadents de Huysmans parus au siècle dernier, les scènes inconcevables se succèdent: sodomie avec revolver chargé, mort de la mère de M. St-A. qui s'écrase sur une clôture en fer forgé, simulation de menstruation avec une lame de rasoir pour impressionner une amie... «Si j'avais commencé le roman de manière plus terre à terre, je crois que je ne l'aurais jamais terminé», admet Roussy. «Ce que j'ai tenté de faire, finalement, c'est de combattre le feu par le feu.» Comme quoi on échappe difficilement à son époque, même sous le couvert de la littérature...

Du sang sur la chair d'une pomme, de Maxime Roussy, aux éditions Les Intouchables, 200 pages.



Oppression du peuple chiite en Irak

La mort est un long fleuve tranquille

Catherine Hébert
Simon Hébert

En Irak, balles et grenades ont déjà fait tomber de nombreuses têtes de la hiérarchie religieuse chiite. Il ne se passe guère plus de quelques mois sans que n'éclatent de violentes émeutes ou sans que des dénonciations calomnieuses ne s'abattent sur la tête de quelque haut dirigeant de la minorité. S'ils sont spectaculaires, ces événements sont cependant d'une importance relative dans la guerre des nerfs que se livrent Saddam Hussein et la communauté chiite irakienne. C'est que le chef irakien possède une arme qui, à défaut de frapper l'imagination, risque de drainer le peuple chiite hors des limites territoriales de l'Irak avec une redoutable efficacité. Cette arme, c'est l'eau.

L'assassinat récent de l'un des membres de l'élite religieuse

chiite, l'ayatollah Mohamad Sadeq El Sadr, et de ses deux fils, n'est que le nouvel épisode d'une longue série noire. Il faut se rappeler que dès son arrivée au pouvoir en 1979, Saddam Hussein avait commandé le meurtre du chef spi-

ser de s'inféoder au régime d'un homme qui, pour conjurer ses propres peurs, se sert de plus en plus de la terreur pour asseoir son pouvoir.

L'instauration d'un régime de terreur par Hussein passe donc par la décapitation, à interval-

pied par Hussein pourrait en effet avoir, à plus ou moins long terme, des conséquences dramatiques pour la communauté chiite irakienne.

Pour bien comprendre ce dont il s'agit, il faut savoir qu'en 1992, l'Irak a procédé à l'inauguration d'un « troisième fleuve ». Ce nouveau cours d'eau, dont on a justifié la construction en invoquant des motifs écologiques, s'inscrit dans un plan savamment pesé. Officiellement, le fleuve, situé entre le Tigre et l'Euphrate et d'une longueur de 565 kilomètres (de Bagdad à Basorah), a pour fonction de drainer les terres irriguées, d'écarter les inondations et d'améliorer la navigation en direction de Chatt-El-Arab. Mais dans les faits, ce nouveau fleuve a comme conséquence d'assécher les marais où pas moins de 30 000 Chiites (appelés « Arabes des Marais ») ont trouvé refuge à la suite du soulèvement avorté de 1991.

Le but ultime poursuivi par la construction de ce nouveau fleuve est donc l'exode d'une civilisation qui vit en autarcie depuis près de trois millénaires. C'est pourquoi, répliquant aux attaques de l'armée irakienne visant à détruire leurs villages et à mettre fin à leur mode de vie traditionnel, les Arabes des Marais mènent, selon leurs propres termes, une Hydro-Djihad (une guerre sainte pour l'eau).

* * *

Les Nations Unies sont convaincues d'avoir évité le pire en forçant Saddam Hussein à accueillir en son sol les missions d'inspection des installations irakiennes. Avec le troisième millénaire qui s'annonce de plus en plus comme celui de la bataille pour l'eau, tout indique qu'elles devront bientôt revoir leur définition du mot armement pour se pencher sur celle, cruciale, d'hydropolitique.

Le but ultime poursuivi par la construction de ce nouveau fleuve est donc l'exode d'une civilisation qui vit en autarcie depuis près de trois millénaires.

rituel des Chiites, l'ayatollah Bagher Sadr, et de plusieurs des membres de sa famille. Encore récemment, sur les ordres du chef irakien, deux hauts membres de la hiérarchie chiite ont été éliminés, sans compter la tentative de meurtre contre un troisième. Leur faute ? Refu-

les réguliers, des têtes dirigeantes du peuple chiite. Derrière ces gestes d'éclat se cache cependant un plan machiavélique dont la minorité chiite comment tout juste à mesurer l'ampleur. Si elle n'est pas bientôt contrecarrée l'hydrostratégie mise secrètement sur

Le Salon de l'habitation : un succès mitigé

JULIE ROULEAU

Avec la déchirure de la toile du Stade Olympique en janvier dernier, la tenue de plusieurs expositions importantes était mise en doute. Si le Salon de l'auto de Montréal a dû être annulé, le Salon de l'habitation a su conjuguer avec les imprévus de la vie et se contenter des espaces sous les gradins et des stationnements intérieurs du Stade. Malheureusement, ce serait mentir que de dire que le jeu en valait la chandelle.

Des lieux inappropriés

Oui, il est vrai que l'idée d'utiliser les stationnements intérieurs du Stade était une idée intelligente à première vue, mais elle ne s'avère pas tellement pratique. En effet, il faut tout d'abord circuler sur de longues distances afin de se rendre d'un site à l'autre. De plus, les exposants ne se retrouvent pas nécessairement toujours des deux côtés du trajet. Ceci a pour effet de prolonger la marche du visiteur, celui-ci n'ayant pour option que celle de suivre un tracé

bien précis. Dans une optique tout aussi pratique, il faut reprocher l'emplacement de plusieurs sites à côté des pisci-

« ...les organisateurs du salon ont favorisé la quantité d'exposants plutôt que la pertinence de ceux-ci. »

nes olympiques. Il est en effet très désagréable d'attendre plus d'une demi-heure sous l'humidité écrasante de l'endroit. Finalement, il faut constater que l'atmosphère de foire ou de fête n'est pas de la partie, puisque les exposants ne se retrouvent pas dans une seule et même salle.

Des exposants plus ou moins pertinents

À ce que je sache, il s'agit du Salon de l'habitation et de l'aménagement extérieur et intérieur. J'arrive difficilement

à m'expliquer pourquoi on y retrouve des vendeurs de machines à coudre, d'arbres généalogiques et de balayeuses (pour ne nommer que ceux-là).

Je comprends qu'il soit possible d'établir un lien fragile entre ces exposants et l'aménagement intérieur. Cependant, il donne l'impression que les organisateurs du salon ont favorisé la quantité d'exposants plutôt que la pertinence de ceux-ci. Cela enlève malheureusement une certaine crédibilité à l'événement.

Des modèles époustouffants

Malgré ces points plutôt faibles, il ne faut pas oublier que la visite des modèles construits sur place est joyeusement excitante (!!!!!). Que ce soit par voyeurisme ou simple curiosité, on ne peut passer devant la future cuisine de Céline Dion sans laisser échapper un « oh ! » ou un « ah ! » d'émerveillement. De styles romain et romantique confondus, cette cuisine nous fait mourir d'envie. Et que dire de la mai-

son Rochester sinon qu'elle fait rêver ! De style colonial américain, elle inspire à la fois la stabilité et la classe. Il serait possible de continuer ainsi pour chacun des modèles visités, mais il ne s'agit pas ici d'une visite commentée. Retenons seulement que la visite des modèles est intéressante et vous en met plein les yeux.

Somme toute, le Salon de l'habitation n'est pas un succès cette année. L'échec, s'il n'incombe pas seulement aux organisateurs, tient aussi de la fameuse toile

« il faut constater que l'atmosphère de foire ou de fête n'est pas de la partie. »

du Stade qui n'aurait pas dû se déchirer. Bien que les modèles soient impressionnants, ils ne compensent pas pour les inconvénients. Force est de constater que les organisateurs auraient mieux fait de choisir une autre salle, quitte à diminuer le nombre d'exposants.

La parité contre la communauté

SÉBASTIEN MOSBAH

Un Français débarque en Amérique du Nord la tête remplie de clichés cinématographiques et médiatiques. Se dégage l'idée que la société nord-américaine, anglophone principalement, est en voie de fractionnement communautaire. Chaque individu doit se définir par son appartenance à une communauté ethnique, culturelle ou sexuelle de référence, communauté qui va modeler son être et son existence. Avant d'être américain ou canadien, on va être « African American » ou homosexuel ou même... être une femme. Ces divisions aboutissent au sein des universités à la création de départements voués à l'étude de ces minorités et cherchant à développer une approche particulière. McGill a ainsi son département de *Women's Studies*.

Sans rejeter en bloc ce type d'approche, il faut tout de même garder à l'esprit que ce fractionnement met l'accent sur ce qui divise les individus et non sur ce qui les rapproche. Seul le particularisme est alors mis en valeur. Et l'on peut aboutir à des situations qui frisent le grotesque lorsque des publicités de votre journal favori, nommé-ment celles de *Players*, sont critiquées parce qu'elles ne montrent ni de minorités visibles, ni de femmes...

Pour en revenir aux femmes justement, il me semble qu'à travers ce genre d'analyse, elles deviennent une minorité parmi d'autres et la division fondamentale du genre humain en est alors d'autant plus réduite.

S'oppose à ce modèle nord-américain le mythe français de l'universalisme abstrait. Dans cette perspective, si les individus sont reconnus comme différents dans la sphère privée où leurs caractéristiques sociales, sexuelles, culturelles et religieuses peuvent s'exprimer, arrivés dans la sphère de la vie publique, les individus sont censés être tous égaux. En particulier, dans l'accès aux postes de responsabilité, seule la compétence doit prévaloir. Être une femme, être noir ou être homosexuel ne doit jouer aucun rôle, qu'il soit positif ou négatif.

Cependant, cette vision idyllique de la société et de la division (théorique) entre public et privé est, en France, profondément remise en cause par le débat sur la parité hommes-femmes en politique. Pour bon nombre d'intellectuels (et en particulier la philosophe Sylviane Agacinski, femme du Premier ministre et auteure de *La politique des sexes*) mais aussi de politiciens et pour une partie de la population, cet universalisme abstrait n'est qu'un paravent pour cacher la domination masculine de la société et du pouvoir. Derrière le beau discours égalitaire se cachent de profondes inégalités au détriment des femmes pour les postes de responsabilité de la fonction publique mais aussi du secteur privé. Sur le plan professionnel, les femmes sont reléguées aux emplois dans les secteurs du commerce, des services et de l'éducation. En politique, la situation est encore plus dramatique : les femmes ne forment que 11 % des députés de l'Assemblée nationale française (le Parlement d'Ottawa en comprend près du double).

Pour pallier cette situation, le Président J. Chirac et le Premier ministre L. Jospin se sont mis d'accord pour proposer une révision de la Constitution. L'ajout constitutionnel inscrirait au sein

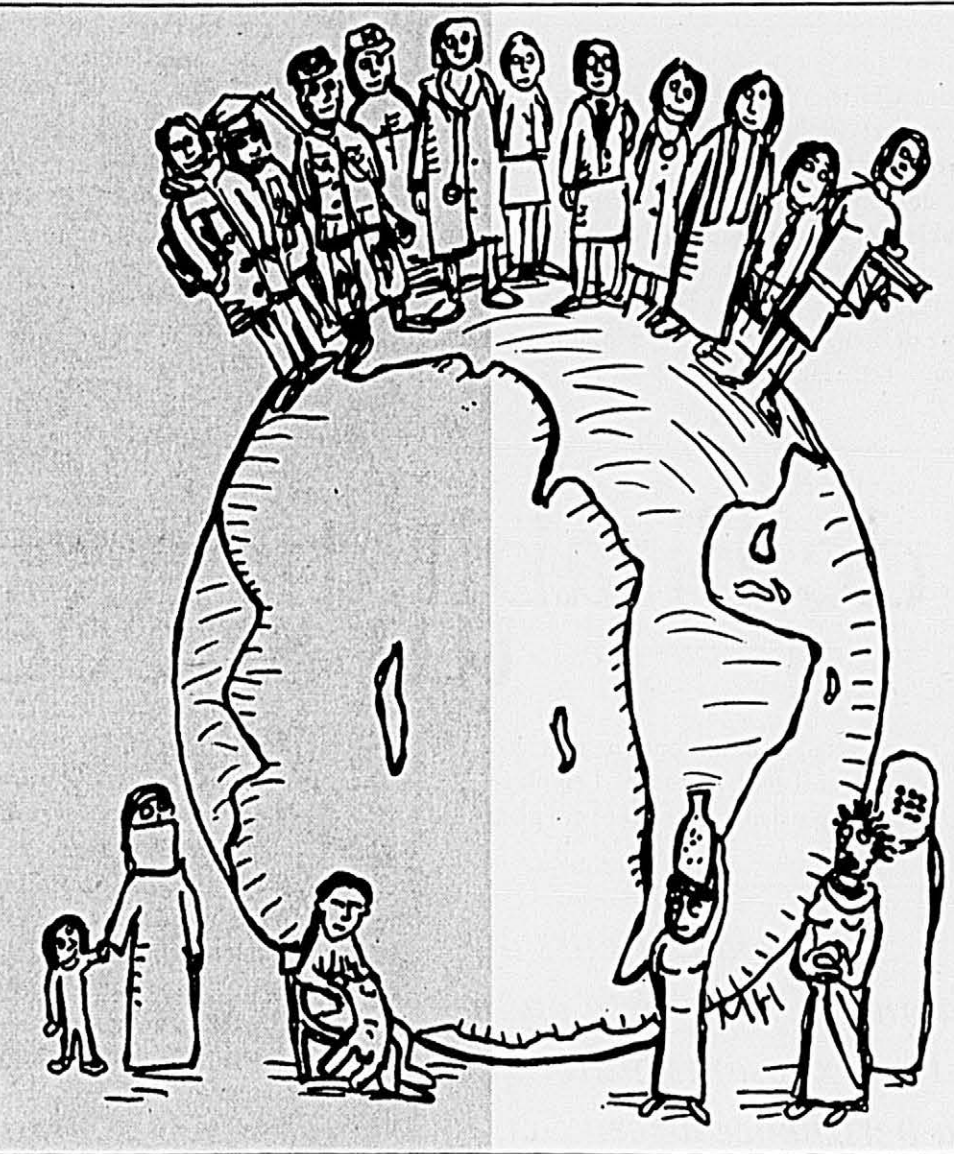
de celle-ci que la loi doit favoriser mais aussi organiser l'égal accès des hommes et des femmes aux fonctions électives. Ce projet a été adopté en décembre à la quasi-unanimité par la première chambre législative française, l'Assemblée nationale. Par contre, la deuxième chambre, le Sénat, a commencé par profondément dénaturer le projet. Il ne voulait que conserver l'idée de celui-ci en instituant que ce sont les partis politiques qui doivent favoriser cette parité et non la loi elle-même.

S'en est suivi alors un important débat entre intellectuel(le)s. De nombreuses intellectuelles de renom comme la sociologue D. Schnapper se sont exprimées contre le projet initial et ont approuvé la réforme. L'un des arguments majeurs, qui nous renvoie à la situation américaine décrite au début, est que ce type de loi ouvrirait la porte aux revendications d'autres catégories de la population. D'autres communautés pourraient exi-

ISABELLE GAGNÉ

Les féministes de la première heure (celles qui n'avaient pas encore le terme collé au front) se seraient-elles réjouies ou mortifiées à l'annonce de la loi rendant obligatoire l'absolue parité hommes-femmes au gouvernement français ? D'un ridicule 6% en 1997, la proportion des femmes à l'Assemblée nationale française passera à un radical 50%, moyennant amendements, réformes, protestations du Sénat, protestations des 44% d'hommes qui perdront leur siège, protestations de tout un chacun, et, espérons-le, protestations des quelques insoumis qui oseront demander où mènera la discrimination positive.

Car s'il est vrai que le (mauvais) sort jette souvent les dés pour elles — les femmes sont d'ordinaire reléguées aux cir-



ger une protection de leur représentation parlementaire, mettant ainsi à mal l'universalisme républicain fondé sur la méritocratie. Le risque serait alors de déboucher sur une communautarisation à l'américaine de la société française. De l'autre côté, les paritaires ont répliqué en rejetant ce problème et en invoquant la spécificité absolue de la division hommes / femmes.

Finalement le Sénat a accepté la semaine dernière un compromis avec l'Assemblée nationale. Les prochains mois verront donc le débat politique et intellectuel aboutir. On peut espérer que la solution française saura trouver un juste milieu entre une situation américaine où le lien social semble se déliter et un universalisme abstrait qui ne fait que perpétuer le monopole masculin du pouvoir.

Les femmes, à l'heure des hommes ?

gie d'activation, la bataille contre les hommes est aujourd'hui non seulement délicate, mais nuisible.

En voulant réinventer la démocratie, en voulant l'égaliser jusqu'à l'excès, on oublie son objectif premier; d'un général par et pour le peuple, voudrait-on maintenant passer à la démocratie démographique savamment calculée par les statistiques ? Il faut changer le langage des médias; les femmes ne sont pas une minorité, le cancer du sein a son équivalent masculin, la détresse des femmes est balancée par le suicide des hommes. La femme ne fait pas partie d'une espèce menacée, mais plutôt d'une espèce menacée de la raison d'être qui l'a enfin rendue... « homme » à part entière. Mais voilà, l'homme a appris son nouveau rôle, il n'est plus le méchant.

Aussi la nouvelle bataille est-elle de plus en plus celle des femmes contre l'inertie. L'inertie d'une génération gâtée-pourrie qui crache sur son droit de vote. L'inertie d'une génération de femmes qui, les unes les autres, se mettent des bâtons dans les roues. Il est un peu gênant de voir toute la coopération qui a fait la force des femmes se désintégrer à mesure qu'elles ont accès aux mondes politique et économique qui étaient autrefois le jardin bien gardé des hommes (lire à ce sujet l'ouvrage pas trop scientifique mais inspirant de la controversée Shere Hites, « Rivaux ou ennemies »).

L'histoire le répète, la nouvelle génération dit noir si la précédente dit blanc. Et, si l'on apprécie d'être capable de disserter librement sur le sujet, on oublie souvent qu'on a eu un peu tout cuit. (Merci.)

Tout cela est gênant, disait-on. Mais l'humiliation est à son comble quand on ignore un moment la masse qui crie à la discrimination et qu'on regarde ailleurs. Qu'on regarde l'Iranienne ou l'Égyptienne qui se retrouve à la rue si son mari prononce trois fois la formule magique (attention, la loi insiste maintenant pour que ce soit fait devant témoin), mais qui, elle, endure les coups et les insultes sans avoir droit au divorce (encore une fois, la loi prévoit s'adoucir). L'humiliation est à son comble quand on observe le chemin parcouru, et qu'on se rappelle que nous ne sommes même pas parties au même point de départ. Elle est à son comble quand on discute chirurgie plastique alors que l'Africaine pleure ses mutilations génitales.

Alors quoi ? Se taire et s'en complaire ? Ou dénoncer jusqu'au cri ? À chaque extrême ses conséquences. La suffisance de l'une ne fait pas le poids sous le lobbying de l'autre, et c'est quand même heureux.

Reste que la Journée internationale de la femme tenue - internationalement, faut-il le dire — hier, le 8 mars, a de quoi agacer. Réjouissante quand elle célèbre les acquis, elle a aussi le défaut, comme toutes les Journées de ci et de ce et de ça, de brasser le même linge qui n'est plus si sale, de brasser le linge de ménagères qui n'en sont plus vraiment...

conscrits perdus d'avance ou simplement moins prestigieuses — les femmes ne bénéficient pas moins du système de nivelage embranlé dans l'ère du *politically correct*. Et pas seulement en politique. Elles n'avaient droit ni au pouvoir ni aux décisions, elles y sont désormais poussées et intégrées à tous les niveaux de la société par des programmes dits d'embauche et d'intégration, bref de *dé-discrimination* par *re-discrimination*. Elles étaient biologiquement inférieures sous Darwin; elles sont devenues des intouchables.

Mais la bataille des femmes, qui ne devrait être autre que celle de la démocratie, s'est trop peu adaptée aux nouveaux acquis. Si elle fut nécessaire, sorte d'éner-

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Etudiants et employés de McGill (avec carte): \$4.75 par jour, \$4.25 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$6.00 par jour, \$5.00 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS et TVQ). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAÎTRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

IMMOBILIER

Condo pour 3, Sherbrooke-Hutchinson, 2 niveaux, moderne, tranquille, propre, 5 app. Mén., rideaux, tapis, A/C, Jardin, sundeck. \$1,165/mois. 340-1884

OFFRES D'EMPLOI

Travel-Teach English.
5 day/40 hr Feb. 24-28. TESOL teacher cert. course (or by corresp.) 1000's of jobs available. NOW. Free Info pack, toll free 1-888-270-2941.

TRAITEMENT DE TEXTE

Success To All Students

WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 30 years experience. \$1.25/D.S.P. (same day \$1.50) 7 Days/week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638

English Angst? Writing assistance / corrections for university papers: essays, resumes, etc. Also typing services. Call Lawrence 279-4710. Email: articulationsh@hotmail.com.

C O U R S

LSAT-MCAT-GMAT-GRE

www.prep.com Toronto live spring/summer classes forming now. Request our FREE LAW School Bound or Pre-Med Bulletin email newsletters at: learn@prep.com. Richardson 1877 PREP.COM

B É N É V O L A T

Volunteers needed for Parenthèse, a playgroup for immigrant Moms & Tots. Tues. or Thurs. 1:00 - 4:00 p.m. at CLSC Metor Guy. Info: Cyndy 934-0354 Ext. 354



Style de vie sans lunettes

Laser Excimer "sans contact", PRK, Lasik

Myopie - Astigmatisme - Hypermétropie

Verres de contact gênants

INSTITUT LASER ULTRAVISION

pour gens de carrière: Forces armées, pilotes, RCMP, contrôleurs aériens, pompiers, policiers, athlètes.

Directeur médical

Dr Marvin L. Kwitko

Ancien président, Comité consultatif sur le Laser Excimer pour Santé et Bien-être Canada.

5591, Côte-des-Neiges, Mtl, Qc, Canada
1(514)735-1133 1-800-20LASER

VOUS AVEZ QUELQUE CHOSE À VENDRE OU PROMOUVOIR?



DIANE BÉLANGER

AVOCATE

DROIT QUÉBÉCOIS ET CANADIEN DE L'IMMIGRATION DEPUIS 1982

751 AVENUE OUTREMONT
OUTREMONT
QUÉBEC H2V 3N2

TÉLÉPHONE : 514.597.9807
TÉLÉCOPIEUR : 514.490.1807

SITE INTERNET
www.belanger-quebec.com
ADRESSE ÉLECTRONIQUE
immigration@belanger-quebec.com

FORFAIT ÉCONOMIQUE POUR ÉTUDIANTS ÉTRANGERS

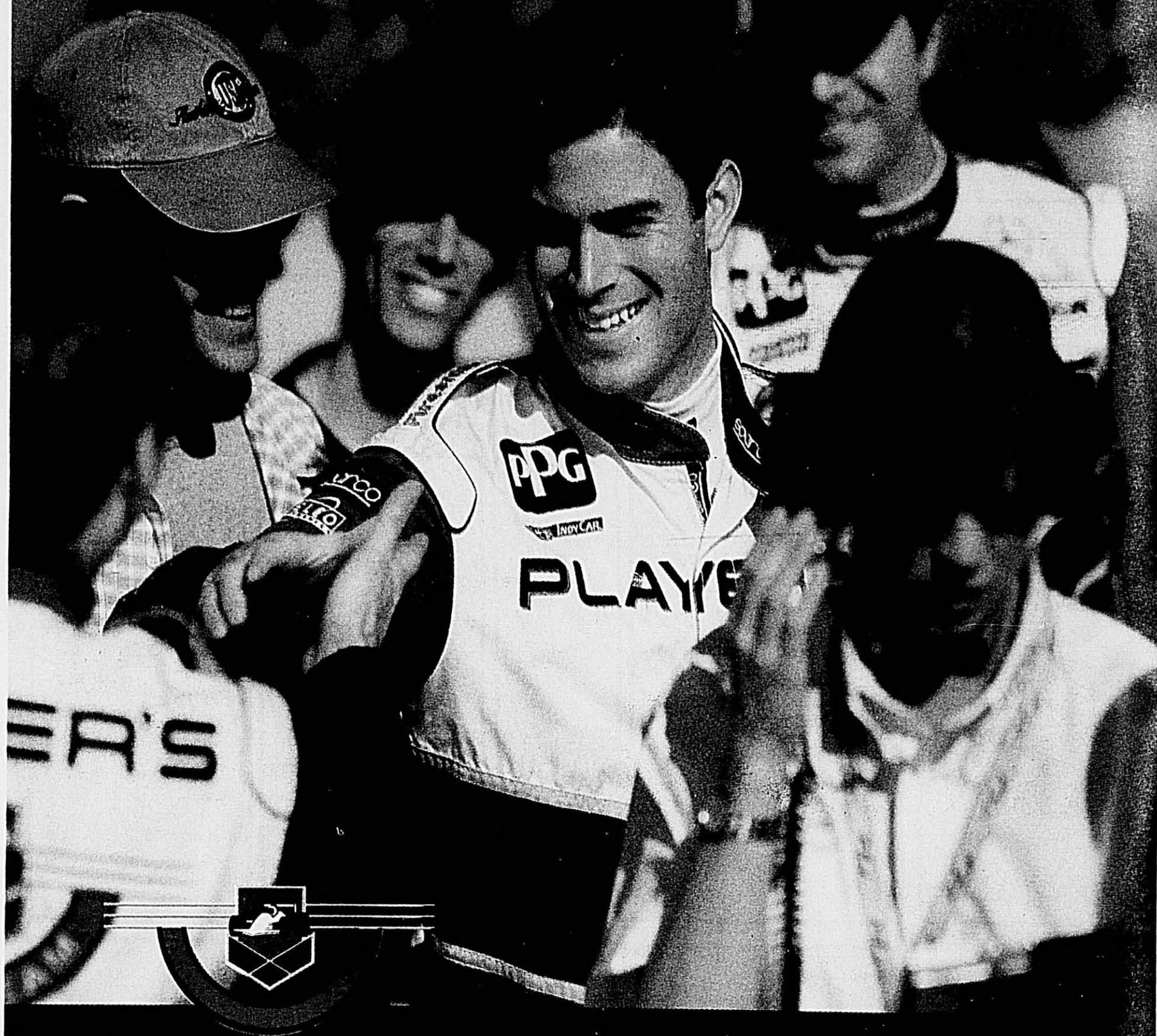
ÉVALUATION INITIALE SANS FRAIS

CONFÉRENCES SUR DEMANDE

B D B D B D B D B D B D B D



**UNE TRADITION
D'EXCELLENCE**



**L'ÉQUIPE
PLAYERS'**

SUIVEZ-LES : WWW.PLAYERS-RACING.COM